



HAL
open science

Lyon et la Fabrique de soieries vus du 20 e siècle Le journal apocryphe d'un dessinateur en soie

Florence Charpigny

► **To cite this version:**

Florence Charpigny. Lyon et la Fabrique de soieries vus du 20 e siècle Le journal apocryphe d'un dessinateur en soie. Maria-Anne Privat-Savigny, dir. Lyon au XVIIIe, un siècle surprenant !, Somogy, pp.127-133, 2012, EAN 9782757205808. halshs-01515043

HAL Id: halshs-01515043

<https://shs.hal.science/halshs-01515043>

Submitted on 26 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lyon et la Fabrique de soieries vus du 20^e siècle **Le journal apocryphe d'un dessinateur en soie**

Florence Charpigny
LARHRA, Lyon

Au début de l'année 1930 est publié à Lyon un livre de 129 pages à modeste couverture brun-gris titré : *Les Cahiers d'Étienne Benoit (1761-1771) Livre de Raison d'un Dessinateur de la Fabrique lyonnaise*. L'ouvrage, préfacé par Eugène Vial, conservateur du musée Gadagne, introduit par Émile Leroudier, dessinateur en soieries qui figure comme auteur en page de titre, est complété par dix « dessins à la plume de H. Comte » et une bibliographie.

Lyon au jour le jour

Du 20 novembre 1760 au 21 décembre 1771, en un peu plus de deux cent trente textes, longs de quelques lignes à une page, l'auteur tient l'alerte chronique des événements, petits et grands, qui ont marqué le Lyon de la fin du règne de Louis XV. Le Te Deum en action de grâce dit le 4 juillet 1763 en la cathédrale Saint-Jean à l'occasion du Traité de Paris mettant fin à la Guerre de Sept ans, la messe du 18 décembre 1765 à Fourvière pour le rétablissement du Dauphin malade ou le service pour le repos de son âme du 24 janvier 1766 constituent les rares mentions de l'histoire nationale. Et encore sont-ils vus au prisme local : moins que la disparition du Dauphin, ce sont les suppliques des maîtres-marchands et des ouvriers adressés au Roi pour l'abrégement de la période de deuil, dont ils estiment qu'elle porte préjudice à la Fabrique, qui sont évoquées. De même, pas moins de douze notices décrivent les conséquences du bannissement des Jésuites, leur départ des collèges de Lyon et la difficile reprise en main par les Oratoriens.

En effet, l'essentiel des entrées se rapporte à Lyon. L'auteur saisit la ville en pleine transformation : les grands travaux de Morand occupent quatorze notices, qu'il s'agisse de la reconstruction du port Saint-Clair ou de l'aménagement de la rive gauche du Rhône. Étienne Benoit, qui juge le « plan circulaire » utopique et Morand extravagant, ne s'attarde pas moins sur les démêlés de l'architecte avec les recteurs de l'Hôtel-Dieu. Le projet de Perrache - « le sculpteur Perrache » écrit-il non sans dédain - qui entend combler le confluent du Rhône et de la Saône en le repoussant au sud d'Ainay, n'emporte pas plus son adhésion. Ce paysage architectural et urbanistique en devenir est contextualisé par de nombreuses descriptions topographiques et météorologiques : l'éclipse du soleil de 1761, la grêle de juin 1763, la Saône prise par les glaces en 1766, tout comme le Rhône 1767 et 1768. Au-delà, les multiples aspects de la vie de la cité intéressent Étienne Benoit, du fonctionnement de la justice et de ses réformes à celui du Consulat dont il décrit longuement l'installation des nouveaux échevins, comme de l'Hôtel-Dieu, moins pour sa mission hospitalière que pour les constantes querelles initiées par les influents recteurs : l'irritable président Pupil de Myons a, à lui seul, l'honneur de cinq entrées. La vie religieuse est dite par les récits des offices et les processions, mais surtout par les initiatives de son archevêque, Antoine de Malvin de Montazet, fréquemment sous forme de citations des libelles contestant son nouveau missel, son nouveau catéchisme ou son opposition aux puissants chanoines de la cathédrale Saint-Jean. Cet intérêt pour les hommes se concrétise aussi par la citation de faits-divers souvent racontés sur plusieurs entrées, au gré de leurs rebondissements. C'est en 1763 un assassinat par bombe artisanale, en 1769 la disparition de la fille d'un maître-ouvrier en soie retrouvée morte à Condrieu... ainsi que des anecdotes raillant la naïveté de quelques prélats et paysans.

Parallèlement, Étienne Benoit s'attache largement à la description du milieu des arts et des sciences. La création de l'école vétérinaire, l'ouverture au public de la Bibliothèque des Jésuites, la chronique du legs testamentaire de sa bibliothèque, de son cabinet d'histoire naturelle et de son médaillier par

l'éminent bibliophile du Siècle des Lumières Adamoli (1707-1769) à l'Académie de Lyon sont longuement décrits. Il participe assidûment à la vie culturelle de la ville, assiste régulièrement à des représentations à l'Opéra, à la Comédie, au Théâtre, cite les pièces qu'il voit et celle qui est censurée (Éricie ou la Vestale de Joseph-Gaspard Dubois-Fontanelle, en 1768). En 1770, il est invité par le Prévôt des marchands, M. de la Verpillère, à la représentation privée qu'il fait donner de Pygmalion (livret de Jean-Jacques Rousseau et musique d'Horace Coignet) où se produisent messieurs et dames de qualité. Ainsi se dégage le statut social d'un dessinateur en soierie lyonnais dans la seconde moitié du 18^e siècle : si, comme le précise Émile Leroudier dans sa préface, aucune trace de sa personne ou de son travail ne subsistent, Étienne Benoit fait partie d'un réseau de notables et ses amis et relations sont bien identifiés aujourd'hui. Ce sont, entre autres, « mon ami Finguerlin », négociant et banquier (Jean-Daniel Finguerlin, 1702-1772) ; l'auteur le rencontre fréquemment, il est invité aux fiançailles de son fils puis à son mariage en 1762, à la fête de son épouse en 1765. Ensemble, ils visitent l'école vétérinaire, échangent informations et anecdotes. C'est aussi « mon ami Dutillieu » (Jacques-Charles Dutillieu, 1718-1782), peintre, dessinateur pour la Fabrique et fabricant d'étoffes de soie qui, en 1767, se retire des affaires par crainte de s'y ruiner et confie à Étienne Benoit le détail de sa fortune. C'est encore Willermoz (Pierre-Jacques Willermoz, 1735-1799), médecin et chimiste, qui lui présente l'académicien Duclos (Charles Pinot Duclos, 1704-1772) en 1766 et Jean-Jacques Rousseau en 1768 : « Il n'est point bon, en vérité, d'approcher les idoles de trop près » note à son propos Étienne Benoit le 25 juillet 1768, « je n'ai malheureusement vu qu'un homme négligé, sauvage, presque de mauvaise compagnie ».

Étienne-Émile Benoit-Leroudier

Étienne Benoit livre le portrait foisonnant d'une ville dynamique, de son fonctionnement institutionnel mouvementé, de ses élites jalouses de leur pouvoir, de sa vie intellectuelle animée et de son peuple prompt à l'émotion, le tout d'une étonnante modernité. Et pour cause ! Étienne Benoit n'a jamais existé. Comme le suggèrent Émile Vial dans sa préface et Jean Vermorel dans le compte-rendu qu'il consacre à l'ouvrage¹, Émile Leroudier n'est pas l'éditeur des cahiers d'un dessinateur lyonnais, il en est bel et bien l'auteur – si l'on peut dire.

Né et mort à Lyon où il a toujours vécu (12 janvier 1870 - 9 avril 1937), Émile Leroudier a dès son enfance baigné dans le milieu de la soierie lyonnaise. Son père, Jean Leroudier (Anse, 1838 – Lyon, 1916) est dessinateur en soieries ; il a travaillé pour plusieurs fabricants (Léon et Adrien Emery, Lamy et Giraud...) avant d'ouvrir un cabinet de dessin en 1872 ; il fournit alors des esquisses notamment aux Soieries Tête-d'Or. C'est également lui (ou peut-être Émile) qui, en 1888 et 1889, compose la mise en carte de plusieurs étoffes de la maison Tassinari et Chatel. Sa mère, Anne-Marie Haug (Belfort, 1838 - Lyon, 1908), est mieux connue². Brodeuse célèbre, honorée de nombreuses médailles aux expositions universelles du 19^e siècle, elle a fondé son atelier de broderie en 1864, deux ans après son mariage avec Jean Leroudier, portant à la perfection l'art de la peinture à l'aiguille, et milite pour la création, à Lyon, de cours de broderie au sein desquels elle enseigne bénévolement avant que la Ville n'ouvre un poste. L'activité professionnelle d'Émile Leroudier, qui prend la succession de son père, est peu renseignée. Le Musée des Tissus possède une série esquisse, mise en carte et étoffe³ de 1926 tissée à l'École de tissage où il a enseigné la mise en carte quelques mois (1918-1920), d'autres tissus selon ses dessins sont montrés à l'Exposition de l'Art de la Soie, à Paris, en 1927. Peu de choses en somme, rien qui permette d'avoir une vision précise de sa production et puisse corroborer les louangeuses appréciations dont sont émaillés les articles de *La Soierie de Lyon* : à l'occasion l'exposition des arts décoratifs de 1925, un compte-rendu le cite comme un dessinateur majeur : « [...] la lignée des Revel, des Courtois, des Dacier, des Philippe de Lassalle, des Bony se continue avec les Dufy, les Dubost, les Leroudier, les Prelle... ».

¹ [Jean Vermorel], « Le Livre de Raison d'un dessinateur de fabrique », *Le Salut Public*, 13 mars 1930.

² Maria-Anne Privat-Savigny, « Les broderies lyonnaises de Marie-Anne Leroudier », *L'Estampille/L'Objet d'Art*, 2010, n° 458, p. 19-20.

³ Musée des Tissus de Lyon, n° d'entrée 39991/1-2-3-4 et DET 417.

Ses activités d'écriture, par contre, sont bien connues. Ses travaux historiographiques consacrés à la Fabrique lyonnaise, particulièrement au 18^e siècle, sont encore des références, en particulier son article : « Les dessinateurs de la Fabrique lyonnaise au XVIII^e siècle » publié dans la *Revue d'histoire de Lyon* en 1908, synthèse des connaissances sur le sujet au début du 20^e siècle. Au total, qu'il s'agisse d'articles, de textes pour des catalogues d'exposition ou de conférences imprimées, il lui a consacré une quinzaine d'études. Ses autres publications s'attachent à l'histoire de la ville de Lyon, à des Lyonnais célèbres et à la langue lyonnaise. Cette activité d'écriture, dans laquelle il montre beaucoup d'aisance, se développe dans la revue *Les Lectures*⁴ dirigée par Marius Audin, dont il est gérant, et plus largement dans le cadre de la Société des Amis de Guignol qu'il a contribué à créer en 1913, par de nombreux textes en « langue lyonnaise » ; de 1922, date de sa création, à 1937, il publie dans chaque livraison un ou plusieurs contes et histoires ainsi que des maximes, « Choses de dire et de faire »⁵, sous le pseudonyme de Glaudius Mathevet. Vice-président des Amis de Guignol, membre fondateur de l'Académie des Pierres-Plantées, il côtoie le monde politique et culturel lyonnais : Justin Godart, avocat, député, sénateur, ministre ; Eugène Vial, historien, conservateur du Musée Gadagne, Félix Desvernay, administrateur de la Bibliothèque de la Ville de Lyon ou Jean Vermorel, archiviste de la Ville... Adjoint au maire du 1^{er} arrondissement chargé des affaires culturelles, il a également été président de la Société civile des dessinateurs lyonnais, vice-président de la Chambre des métiers de la soierie lyonnaise, membre du conseil d'administration de l'École des beaux-arts de Lyon et président du Conseil de perfectionnement de l'École de tissage ; dans ces deux institutions, il est particulièrement actif dans les années 1916-1920, initiant les réformes de l'enseignement du dessin textile et de mise en carte.

Les *Cahiers d'Étienne Benoit* sont intimement liés à ces activités. Œuvre de la maturité, l'ouvrage polarise les éléments de la construction identitaire d'un Lyon et d'un Lyonnais idéels fabriquée aussi aux Amis de Guignol. Sous la forme d'un journal apocryphe qui lui donne toute liberté, peut-être inspiré par la publication de documents authentiques - le *Journal d'un bourgeois de Lyon*⁶ par Justin Godart et évidemment par le *Livre de raison* de Dutilleu auquel il fait de larges emprunts⁷ -, Émile Leroudier agence avec beaucoup d'habileté des fragments de textes hétérogènes extraits d'archives et de publications du 18^e siècle, matériaux de ses travaux historiques et sources que lui procurent son importante bibliothèque⁸ - qui sont pour certains cités non sans malice en bibliographie - et compose une chronique cohérente, sans rupture d'écriture perceptible, qui donne à sentir la singularité de son alter ego Étienne Benoit⁹. Il s'entend à enrober la mystification de méticuleuses précautions : il s'agit bien d'un livre de raison, comme l'indique le titre du recueil, d'un écrit familial et privé qui n'est pas destiné à la publication, mais expurgé par lui de « nombreuses remarques insignifiantes, souvent naïves, parfois stupides », et dont il annote soigneusement le texte.

Une Fabrique idéale

Dessinateur reconnu, porte-parole de sa profession, militant d'une identité lyonnaise ancrée dans

⁴ *Les Lectures, revue historique, littéraire & artistique du Lyonnais*, 14 numéros parus de juillet 1918 à août 1919.

⁵ Reprises par Justin Godart, alias Catherin Bugnard, dans *La plaisante sagesse lyonnaise*, Au pommier beaujolais, (Pommiers, l'auteur) Buisante, 1951, 45 p. (édition originale ?)

⁶ [Joseph Bergier], *Le journal d'un bourgeois de Lyon en 1848*, publié et annoté par Justin Godart, Paris, PUF, 1924, XV-179 p.

⁷ Comme l'établit Anne-Marie Wiederkehr : *Le dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent, et de soie. Témoignage de Nicolas Joubert de l'Hiberderie, dessinateur à Lyon au XVIII^e siècle*, Lyon, s.n., 1981, VII-652 p. (Thèse de troisième cycle d'histoire de l'art, université Lyon 2), p. 19.

⁸ Plus d'un millier d'ouvrages, de gravures, de plans et quelques manuscrits dispersés aux enchères en avril 1934 (*Catalogue de la Bibliothèque de M. E. Leroudier*, Lyon, G. Bouchet et A. Chambefort, 1934, 55 p.)

⁹ Un *Livre de raison d'Étienne Benoit (1426)*, a été édité par Louis Guilbert à Limoges en 1882, mais aucun élément ne permet de savoir si Émile Leroudier en a eu connaissance, son contenu n'a aucune relation avec celui qui nous intéresse ici ; voir J. Tricard, « La mémoire des Benoit : livre de raison et mémoire familiale au XV^e siècle », *Temps, Mémoire, Tradition du Moyen Age, Actes du Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Aix-en-Provence, 1983, p. 120-140.

l'histoire de la ville, Émile Leroudier s'applique à faire vivre la Fabrique et les dessinateurs au 18^e siècle en soixante-sept notices. Leur contenu est extrait de sources pour la plupart identifiables, qu'il s'agisse du *Livre de raison* de Dutillieu, du *Dessinateur pour les étoffes d'or, d'argent et de soie* de Joubert de l'Hiberderie ou de nombreux almanachs, ordonnances, brochures ou chroniques qu'il cite dans ses publications historiques. Ce n'est donc pas tant leur exactitude que les choix opérés par l'auteur qui révèlent son intention.

Sa restitution du cadre institutionnel de la Fabrique - système des corporations, règlements, fonction des maîtres-gardes, étapes de l'acquisition de la maîtrise – renvoient à la méthodologie historiographique, mais là n'est pas l'essentiel. Le tableau qu'Émile Leroudier dresse de la Fabrique est celui d'un corps solidaire, uni face à une situation de crise endémique dont il s'applique à énumérer les causes : deuils de la Cour, mode de la broderie, création de manufactures concurrentes, abandon de la réglementation des importations d'étoffes étrangères, pillage des dessins lyonnais et trafic d'échantillons... Effectivement, l'activité de la Fabrique a doublé entre 1720 et 1760, la croissance du 17^e s'étant prolongée pendant la première moitié du 18^e siècle. Le marasme qu'il décrit, et qui semble s'atténuer en 1767, précède de peu une longue période de récession, aggravée par la crise cyclique qui affecte le royaume dans la décennie 1787-1788. Mais Leroudier n'écrit pas en économiste de la France. Toutes les raisons qu'il cite renvoient aussi bien à la situation de l'industrie textile lyonnaise des 19^e et 20^e siècles – encore ne pouvait-il prévoir les dommages que, quelques années plus tard, lui infligera la crise de 1929. Industrie de luxe et d'exportation, tributaire d'une demande liée à la mode et aux aléas politiques, la Fabrique lyonnaise a, tout au long de son histoire, fait preuve d'une importante capacité d'adaptation de sa production aussi bien que de ses structures, et la vision de la crise qu'il relaie est surtout celle des fabricants du 19^e siècle. Il n'en reste pas moins qu'à la fin du 18^e siècle, au moment où la nécessité d'une transition vers un système industriel s'esquissait, l'organisation corporative dont la rigidité suscitait des conflits, internes aussi bien qu'externes, affaiblissait la Fabrique. Pourtant, la morale des notices qu'il consacre à des affaires de piquage d'once dénonce moins le vol de matière de la part les ouvriers qu'il ne justifie le règlement de la corporation, interdisant de « fabriquer ou faire fabriquer aucun genre d'étoffe sans être reçu maître ou marchand fabricant [...] l'esprit de la loi était de maintenir la bonne fabrication des étoffes ». D'autre part, mais peut-être ses sources sont-elles en cause, lorsqu'il cite la concurrence des manufactures étrangères, l'Angleterre n'est pas mentionnée. Or la Fabrique de Londres (Spitalfields) est la seule qui, comme Lyon, concentre plusieurs dizaines de milliers de personnes et soit capable de produire une gamme complète de soieries, des unis les plus simples aux façonnés les plus complexes, et donc de le concurrencer.

À lire Émile Leroudier, la Fabrique forme un corps solidaire. Certes, mais éminemment restreint : il ne cite que les marchands-fabricants, les maîtres-ouvriers, les compagnons et les apprentis, alors que les nombreux métiers nécessaires à la mise en œuvre du tissage : ourdisseuses, mouliniers, teinturiers, liseurs, monteurs de métiers... n'apparaissent pas. Ils sont plusieurs milliers à Lyon, pourtant, qui souffrent de la crise, autant certainement que les marchands-fabricants, dont les notices égrènent faillites et banqueroutes ; la plus importante (1 500 000 livres), en 1767, est celle du marchand de soie Colomb. La « très grande nécessité » des ouvriers, qui en période d'activité mangent « moins pour vivre que pour ne pas mourir. Willermoz [...] me disait que nulle part on ne pourrait établir des manufactures comme à Lyon, parce qu'il faudrait trouver ailleurs des gens qui ne mangeassent ni ne dormissent, comme font les ouvriers de Lyon »¹⁰, est moins détaillée que les mesures prises pour éviter la dispersion de l'outil de travail : en janvier 1766, le bureau de la corporation demande au Consulat que les métiers saisis aux ouvriers en soie ne soient pas vendus mais déposés dans un local ; en mai, la Sénéchaussée (justice royale) fait défense aux ouvriers d'enlever ou de faire enlever leurs métiers et aux propriétaires, créanciers, marchands ou fournisseurs de les faire vendre ou enlever au profit de la corporation qui les paie sept livres, les

¹⁰ Attribuée à Willermoz, cette citation est en réalité de l'abbé Bertholon, cité par Justin Godart, *L'ouvrier en soie*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1899, p. 388.

stocke et les revendra au même prix lorsque le travail reprendra. À son corps défendant, Émile Leroudier qui, comme ses compagnons des Amis de Guignol, considère que le peuple participe à forger et transmettre l'identité lyonnaise – ses contes et histoire le mettent abondamment en scène – transmet l'idée, façonnée dès le 18^e siècle par les élites, d'une main-d'œuvre instable qu'il est nécessaire de fixer au sein des corporations et par la charité en période de chômage, pour éviter qu'elle ne rejoigne les manufactures étrangères, manière aussi de détourner la question du tarif des façons.

Émile Leroudier consacre vingt-cinq notices aux dessinateurs du 18^e siècle, qu'il connaît bien et auxquels il a consacré plusieurs articles. Sans surprise, il met en scène les plus réputés : Étienne Benoit fréquente l'aristocratie de la profession. Philippe de Lassalle, en 1763, lui apprend la mort de leur confrère Aubert, Joubert de l'Hiberderie l'informe de la disparition de Dacier et Pillement lui présente la pétition de quelques artistes peintres et dessinateurs contre la taxe réclamée par l'intendance royale pour raison de milice. Il participe à des réunions mensuelles de dessinateurs – qui ne sont pas regroupés en corporation -, où Joubert donne lecture de l'ouvrage qu'il a consacré à leur métier et s'insurge contre le « ridicule usage » de ne pas employer au dessin de fabrique « ce sexe délicat, adroit et plein de goût », à quoi Étienne Benoit oppose que la profession « est un métier qui demande trop d'attention, de réflexion et de raisonnement » pour convenir aux femmes, misogynie dont Leroudier semble éloigné, lui qui a soutenu, voire conçu la réforme de la Classe de la Fleur à l'École des beaux-arts en 1918, largement fréquentée par des jeunes filles. Car l'enseignement du dessin de soieries constitue, au fond, le thème principal de ces entrées consacrées à la Fabrique, exposé dans seize notices. Deux évoquent la formation des dessinateurs au 18^e siècle et l'histoire de l'École de dessin, les autres narrent le « voyage de Paris » d'Étienne Benoit : de fin août à la mi-décembre 1769, avec l'un de ses collègues, il séjourne à Paris. Le programme qu'il en donne, les activités qu'il décrit (visite à Versailles, la Savonnerie, les Gobelins, la Bibliothèque du Roi, diverses boutiques de soieries et d'articles de Paris, représentations au Théâtre lyrique) sont empruntées in extenso à Joubert de l'Hiberderie¹¹, tout comme leurs commentaires qui démontrent leur intérêt pour l'exercice du dessin textile. Le choix de documents d'Émile Leroudier trouve son sens dans leur symétrie avec le programme de la réforme de l'enseignement à la Classe de la Fleur de l'École des beaux-arts qu'il a élaboré ; un siècle et demi plus tard, les préceptes du 18^e siècle y sont convoqués, actualisés dans la forme plus que sur le fond, pour enrayer la crise du recrutement et de la qualité des dessins textiles au moment où les maisons de haute nouveauté, qui fournissent la haute couture, font de plus en plus appel à des dessinateurs parisiens : proscription de la reproduction servile, de la copie (de planches botaniques, recueil de modèles ou étoffes plus ou moins anciennes) et de la juxtaposition de fragments divers et variés, et même des timides digressions à partir d'étoffes existantes, mais mise à plat complète, retour à l'inspiration et à l'invention nourries par les voyages, les lectures, les spectacles, l'observation de la nature et des paysages, pour une composition chaque fois originale, chaque fois adaptée au produit fini envisagé, moderne en un mot¹². À l'École des beaux-arts, un séjour d'une semaine à Paris est organisé chaque année, qui permet aux élèves de la Classe de la Fleur de participer aux événements mondains où seront portées les étoffes qu'ils dessineront.

Au total, *Les Cahiers d'Étienne Benoit* disent autant sur Émile Leroudier et sur la soierie du 20^e siècle que sur Lyon au 18^e. Considéré, dès le 19^e siècle, comme l'âge d'or de la Fabrique, l'auteur y cherche les remèdes aux difficultés qu'il y observe. Cependant la tension est manifeste entre sa vision de la Fabrique, telle qu'elle se dessine au gré de l'ouvrage, et la réalité de l'industrie textile lyonnaise de l'entre deux guerres. Le monde de la soie qu'il décrit est celui de sa prime jeunesse –

¹¹ Voir note 7.

¹² Émile Leroudier, « L'École des Beaux-Arts et la Soierie lyonnaise », *La Soierie de Lyon*, 1918, n° 6, p. 88-90 et n° 7, p. 97-10

plutôt même celui de ses parents -, les métiers battent à la Croix-Rousse dans les ateliers de canuts, les étoffes façonnées de pure soie habillent les murs des palais et les princesses. Il n'ignore certes pas que les ateliers croix-roussiens disparaissent les uns après les autres, que les métiers mécaniques regroupés en usines tissent massivement des unis qui forment désormais le gros de la production, et son cabinet de dessin vit probablement d'esquisses destinées à l'impression. Ce « Lyon qui s'en va » alors, celui de Guignol et de la langue lyonnaise, celui des « lyonnaiseries », des mâchons et du beaujolais participe d'une identité qui, pour fabriquée qu'elle soit, a construit une image de la ville que celle-ci s'est appropriée, jusqu'à aujourd'hui.

Florence Charpigny, « Lyon et la Fabrique de soieries vus du XX^e siècle : le journal apocryphe d'un dessinateur en soie » in *Lyon au XVIII^e, un siècle surprenant !* (Maria-Anne Privat-Savigny, dir.), Lyon Paris, Musées Gadagne et Somogy, 2012, p. 127-133